

Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande
Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande
Band: 38 (1902)
Heft: 14

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

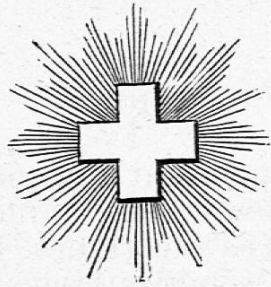
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



L'ÉDUCATEUR

(L'Éducateur et l'École réunis.)

Eprouvez toutes choses et retenez
ce qui est bon.

SOMMAIRE : *La question de l'orthographe. — L'instruction publique au temps de la Rome des papes. — Chronique scolaire : Confédération suisse, Vaud. — Nouvelles pédagogiques et littéraires. — PARTIE PRATIQUE : Sujets à traiter en avril. — Sciences naturelles : les nébuleuses. — Orthographe : un procédé d'enseignement de cette branche. — Le dessin à l'Exposition de 1900 (suite).*

LA QUESTION DE L'ORTHOGRAPHE

La question de l'orthographe est une de celles qui ont préoccupé et préoccupent encore le plus vivement le corps enseignant. Est-ce peut-être parce qu'on a toujours été plus exigeant pour cette branche que pour d'autres, qu'on a considéré comme ignorant celui qui ne sait pas faire une rédaction sans infraction aux règles admises, ou bien est-ce parce qu'aux examens les résultats peuvent être, en quelque sorte, mathématiquement mesurés (tout le monde a encore présent à l'esprit le fameux *bénomètre* dont parlait un jour notre ami, M. Magnin)? Quoi qu'il en soit, cet enseignement a toujours été regardé comme un des plus difficiles, et il n'est pas étonnant que des tentatives de diverses natures aient été faites pour arriver à des simplifications. D'autre part, la pédagogie ne pouvait pas se désintéresser d'un sujet de cette importance, et il était de son devoir de rechercher les moyens les plus sûrs et les plus rapides d'atteindre le but. C'est ce qu'avaient bien compris la plupart des praticiens classiques, qui nous ont laissé leur avis sur ce point, recommandant tour à tour la dictée, la lecture, l'épellation ou la copie. Mais il appartenait à la psychologie moderne d'éclairer la question d'une lumière nouvelle et de montrer que si tous les chemins mènent à Rome, tous n'y conduisent pas avec une égale sûreté.

L'étude de cette question de l'orthographe, envisagée à ses divers points de vue, a tenté un des hommes les plus au courant de la pédagogie et de la psychologie actuelles, M. *Lay*, professeur à l'École normale de Karlsruhe, dont les livres de sciences naturelles et de calcul ne sont pas inconnus aux lecteurs de *l'Éducateur*. Après une étude approfondie des principaux ouvrages de psycho-

logie physiologique se rapportant à la question, il a entrepris une série d'expériences dans les classes, afin de s'assurer que la pratique confirmait les données théoriques. Les résultats de ses travaux ont été publiés dans un ouvrage intitulé : *Führer durch den Rechtschreibunterricht*, qui a fait beaucoup de bruit en Allemagne ces dernières années. Nous avons pensé qu'il serait intéressant et profitable pour le corps enseignant de nos cantons romands de connaître les points saillants de cet ouvrage ; c'est pourquoi nous nous proposons de les lui présenter, en deux ou trois articles, d'une manière aussi brève que possible. Nous ferons comme notre auteur : nous donnerons d'abord le point de vue théorique, puis nous tâcherons d'en dégager quelques indications pour la pratique.

FORMATION DU MOT

Pour bien comprendre le sujet qui va nous occuper, il est de toute importance de savoir comment les mots se forment. Nous voyons une rose, par exemple ; les rayons lumineux qui en partent arrivent dans notre œil et excitent les terminaisons nerveuses de la rétine. Le nerf optique transmet cette excitation au centre optique du cerveau où de nombreux ganglions sont excités à leur tour. C'est là le phénomène physiologique parallèle au phénomène psychologique qu'on nomme *sensation visuelle*. Dans la pratique, pour abréger, on donne ce dernier nom aussi bien à l'un des phénomènes qu'à l'autre.

Mais l'excitation nerveuse produite par la vue de la rose ne s'arrête pas aux cellules sensibles ; elle se communique encore à d'autres cellules dont la fonction est de conserver les sensations : ce sont les cellules du souvenir. Là se produit un changement matériel, un arrangement précis de molécules qu'on appelle trace, disposition, *image du souvenir*, *représentation* ; c'est pourquoi nous gardons encore l'idée de la rose, lors même qu'elle n'est plus sous nos yeux. La sensation visuelle et l'image du souvenir sont localisées, c'est-à-dire qu'elles occupent chacune une place distincte dans le centre visuel. Ceci est parfaitement démontré par les cas de paralysie partielle. Une de ces places vient-elle à être lésée, le souvenir disparaît aussitôt ; le malade voit bien les objets, mais il ne peut plus les connaître.

La rose ne produit pas en nous seulement des sensations et des représentations visuelles, mais encore, par son parfum, des *sensations olfactives* et, par l'attouchement de ses pétales délicats, des *sensations tactiles*. Toutes ces sensations laissent des traces dans le cerveau, qui gardera ainsi autant d'images de la rose qu'il y a eu de sens excités. Chacune de ces images occupera un groupe de cellules particulier. Il y aura ainsi un groupe pour l'image visuelle, un pour l'image tactile et un troisième pour l'image olfactive. Ces groupes ne restent pas isolés les uns des autres, ils sont au contraire liés entre eux par des fibres qu'on appelle *fibres d'association*, et c'est là un phénomène capital pour la vie intellectuelle.

En présentant plusieurs fois la même rose ou d'autres roses, il arrivera que les relations entre les divers groupes deviendront de plus en plus aisées, et, chaque fois que les cellules du groupe visuel, par exemple, seront excitées, celles des autres groupes le seront aussi.

En résumant ce qui précède, nous arrivons aux conclusions suivantes :

1. Tout objet soumis aux sens dépose dans différentes parties du cerveau des images ou idées partielles.

2. Ces idées partielles sont liées entre elles par les fibres d'association.

3. Grâce à l'association, une idée partielle peut éveiller les autres.

4. L'ensemble des idées partielles associées forme la représentation ou idée composée.

Les idées partielles que nous avons de la rose sont absolument indépendantes du mot, et il est probable que les animaux les possèdent aussi. Mais l'homme donne un nom à l'idée. Si, pendant que se produisent les excitations qui correspondent à l'idée de rose, je prononce le mot *rose*, il se produit des mouvements combinés de la gorge, des lèvres et de la langue qui font que j'entends et qu'une autre personne peut entendre aussi prononcer le mot *rose*. En même temps, une *image motrice d'articulation* correspondant à l'idée significative de la rose est déposée dans l'enveloppe cérébrale, et cela, comme les cas de troubles de la parole l'ont démontré, dans un centre spécial du lobe frontal gauche. Quand ce centre est détruit, par maladie ou par accident, la personne atteinte peut mouvoir la langue, la gorge, les lèvres, aussi bien qu'auparavant, mais elle n'est plus capable de produire la délicatè combinaison de mouvements nécessaire à l'articulation d'un mot. De plus, si nous disons le mot *rose* pendant que nous voyons la fleur, les sensations et les images motrices parlées du mot viennent s'ajouter aux sensations et aux idées visuelle, tactile et olfactive et se lient avec elles, grâce aux fibres d'association, d'une manière intime, de sorte que, et ceci est d'une grande importance, toutes les fois qu'une des idées partielles surgit, l'image motrice se produit aussi. Or celle-ci, qui est indépendante de toute origine sensorielle, possède un caractère général qui lui permet de fondre en une unité d'un ordre plus élevé les trois idées partielles. Les mots sont ainsi, dans le commerce spirituel, comme une monnaie courante, d'une valeur plus grande, facilement reconnaissable et remplaçant avantageusement des moyens d'échange petits, trop variés et de valeurs diverses. C'est là que gît l'immense importance que le mot ou le langage a pour la pensée.

D'après ce qui vient d'être exposé, on peut facilement déduire que l'idée significative doit nécessairement précéder l'idée verbale, c'est-à-dire que les idées visuelles, tactiles, olfactives, auditives, etc., doivent exister avant le mot. Il est des cas cependant où

l'image verbale existe, mais elle ne correspond à rien. C'était celui de Lordat, professeur de médecine à Montpellier, qui, à la suite d'une fièvre, perdit tout à coup et pour plusieurs mois l'usage de la parole et la mémoire des mots, si complètement qu'il ne comprenait pas ce qu'on lui disait. Il entendait les mots comme des bruits inconnus ou les sons d'une langue étrangère. Il avait pourtant conscience de son état, liait ses pensées parfaitement et aurait développé une conférence tout aussi bien qu'avant d'être malade. Il dit lui-même : « Je me trouvais privé de la signification de tous les mots. Le petit nombre que je possédais encore ne m'était que de peu d'utilité parce que je ne me rappelais plus de quelle manière il fallait les assembler pour qu'ils expriment mes pensées ». Le malade avait conservé les cellules sensibles des mots entendus, mais pas celles du souvenir. Il existe donc un centre sensitif de la parole tout à fait distinct du centre moteur et qui est lié par des fibres d'association avec les idées visuelles, tactiles, olfactives. etc., c'est le *centre auditif*.

Chez l'homme qui a appris à lire et à écrire, il y a encore deux autres endroits du cerveau où se trouvent déposées, dans l'un, l'*image écrite et imprimée du mot* et, dans l'autre, l'*image motrice graphique* de ce même mot. La position de ces centres a même pu être déterminée avec une assez grande sûreté. Celui des images visuelles verbales se trouverait dans le lobule pariétal inférieur et celui des images motrices graphiques, au pied de la deuxième circonvolution frontale. Il est évident aussi qu'ils sont liés aux autres centres par des fibres d'association, comme ceux-ci le sont entre eux, mais d'une manière plus compliquée. Nous reviendrons peut-être sur ces associations quand il s'agira de rechercher une méthode rationnelle d'enseignement de l'orthographe. Pour le moment, contentons-nous de considérer dans son ensemble l'idée que nous avons obtenue de la rose. Voici comment nous pouvons la représenter :

1. L'idée significative composée des images visuelle, tactile et olfactive.

2. L'idée verbale (du mot lui-même) composée de :

- a) l'image auditive ;
- b) l'image motrice d'articulation ;
- c) l'image visuelle ;
- d) l'image motrice graphique.

L'examen de ce tableau nous montre que cette idée de la rose telle que nous l'avons déduite est singulièrement plus compliquée que celle qu'on nous avait présentée jusqu'ici. Le sens mis à part, ce qu'on nous donnait comme idée du mot ne comprenait guère que l'image visuelle et l'image auditive, et souvent encore les fondait-on en une seule. Il y a donc lieu désormais de tenir compte aussi des images motrices, soit parlées, soit écrites, et l'intérêt consiste maintenant à savoir dans quelle mesure chacune des images constitutives du mot contribue à l'acquisition de l'ortho-

graphie, ou, en d'autres termes, si l'orthographe est avant tout une affaire de vue, d'ouïe ou de mouvement, ou bien si elle est une combinaison de tout cela. C'est ce que des expériences bien dirigées pourront nous dire¹.

L. JAYET.

L'INSTRUCTION PUBLIQUE AU TEMPS DE LA ROME DES PAPES

Il est intéressant de noter quel était, sous le règne du dernier pape ayant encore le pouvoir temporel, Pie IX, l'état de l'instruction dans le gouvernement romain.

Les prêtres soutenaient que l'enseignement était un privilège que Jésus avait concédé à son Eglise : donc les prêtres seuls avaient le droit d'instruire, les hommes devaient se contenter de l'instruction qu'il leur plaisait de donner et n'en pas chercher d'autre, sous peine de la damnation éternelle.

Il y avait alors une congrégation des études chargée de défendre ce droit, et qui conservait la direction absolue de toutes les écoles. Un prélat libéral et fort distingué a dit de cette congrégation qu'elle avait pour but d'empêcher les hommes de s'instruire. Elle fut créée par bulle de Léon XII, le 28 août 1824, et son premier ouvrage fut d'interdire, sous peine des galères, l'enseignement libre ou privé.

Les écoles primaires étaient alors tenues par l'ordre des ignorantins ! Les enfants devaient rester huit heures par jour sur les bancs à réciter des prières en latin, et ils savaient à peine lire et écrire au bout de cinq ans. Les phénomènes étaient ceux qui, après deux ans et demi, commençaient à assembler les syllabes.

Pour ce qui était de la discipline, l'espionnage en constituait la base. L'écolier qui ne voulait pas s'y prêter était maltraité, puis, pour la plus légère faute, il était sûr de n'obtenir jamais aucune récompense, souvent il était chassé. Les bons moines n'étaient pas considérés comme des instituteurs ou des pères par les enfants, mais comme des inquisiteurs dont on ne pouvait acheter la protection qu'en trahissant ses camarades. L'espionnage s'étendait même jusqu'à la famille ; on interrogeait les enfants sur la conduite de leurs parents. Le même prélat cite plusieurs personnes qui avaient dû renoncer à faire instruire leurs enfants, pour se soustraire à cette inquisition.

Par ces moyens, les prêtres empêchaient les jeunes intelligences de se développer, et ils avaient le loisir de les faire telles qu'ils les voulaient.

Cette abominable pratique de délation, crime monstrueux commis par des hommes sur des enfants, était encore développée dans les écoles secondaires, toutes sous la direction des Jésuites, ou des dames du Sacré-Cœur, affiliées aux Jésuites.

L'instruction secondaire se bornait à l'étude du latin et d'une philosophie dont les principes étaient expliqués de façon à en inspirer le dégoût aux élèves. Toutes les leçons roulaient sur l'existence de Dieu, sur les êtres nécessaires et contingents, la spiritualité de l'âme ; et toutes les discussions n'admettaient que les arguments de forme. D'ailleurs, les réponses étaient toujours prévues et connues d'avance. L'élève qui aurait voulu argumenter selon sa raison et ses inspirations eût été chassé et même envoyé au Saint-Office.

La grammaire latine était enseignée pendant cinq ans ; puis, pendant deux ans, on abordait la rhétorique, l'esthétique ; enfin, pendant deux ans encore, la philosophie.

¹ Les lecteurs que ce sujet pourrait intéresser trouveront de plus amples renseignements dans BALLEZ, *Le langage intérieur*, ouvrage de la Bibliothèque de philosophie contemporaine.

L'enseignement universitaire durait quatre ans, et tous les étudiants devaient faire partie d'une association destinée à préparer de bons chrétiens, mais où on encourageait spécialement ceux qui se distinguaient comme espions et dénonçaient leurs camarades.

Professeurs et élèves devaient interroger et répondre en latin. Un jour, on avait appelé à la chaire de médecine vétérinaire de Rome un vieux praticien, très distingué ; il s'oublia et professa en italien : on le mit à la porte.

Les universités comprenaient quatre sections : les sciences philosophiques, légales, médicales, théologiques. Les mathématiques, dont on n'enseignait jamais que l'abstraction, sans parler de leur application, étaient comprises dans les sciences philosophiques.

Les maîtres de physique et de chimie étaient obligés de professer des théories reconnues fausses ;

Dans aucun cas, on n'apprenait ni histoire, ni géographie, ni langues vivantes.

Pas n'est besoin de dire qu'aucune école d'agriculture ou de commerce n'existait dans les Etats de l'Eglise.

L'éducation des femmes était négligée à un point dont on ne saurait se faire une idée. Un grand nombre de dames de la plus haute société romaine ne savaient ni lire, ni écrire. Dans les couvents, où on élevait les filles nobles, on les habitait à vivre dans la paresse et le luxe ; point d'instruction, mais une foule de pratiques religieuses, rien de ce qui pouvait les préparer à une vie de famille intelligente, mais des belles manières.

Dans les campagnes, où vivait une population de 3 millions d'âmes, l'instruction était nulle. Il y avait des provinces où 2 ou 3 personnes seulement savaient lire et écrire. Par contre, tout le monde devait aller à la messe, et les prêtres proclamaient du haut de la chaire que la religion valait mieux que l'instruction.

Donc, une ignorance complète sur toute la ligne. Or, l'ignorance est le supplice le plus cruel que l'on puisse infliger à un homme. L'ignorance est la mort dans la vie et plonge l'âme dans un sépulcre d'où elle ne peut jamais sortir.

G. AUBORT.

CHRONIQUE SCOLAIRE

CONFÉDÉRATION SUISSE. — Fondation Berset-Müller. — La Commission administrative s'est réunie le 27 mars, à Berne. Elle avait à l'ordre du jour l'admission des pensionnaires, les modifications à apporter au règlement intérieur de la maison et les propositions à faire pour l'achat du mobilier et du linge.

La Commission s'est trouvée dans l'heureuse situation de pouvoir faire droit à toutes les demandes d'admission qui lui avaient été adressées : quatre pensionnaires femmes et 8 pensionnaires hommes entreront à l'Asile de Melchenbühl le 4^{er} mai prochain, date définitive de l'ouverture de l'établissement.

M^{me} Scheidegger-Friedli, directrice, ainsi que son personnel, entrera en fonctions déjà le 15 avril.

Le 10 mai prochain, l'établissement sera inauguré par une modeste fête de famille dont nous reparlerons plus tard.

VAUD. — Examens des recrues. — Le Département de l'instruction publique et des cultes vient d'envoyer aux directeurs des établissements d'instruction publique secondaire la circulaire suivante que nous croyons devoir reproduire *in-extenso* :

« Afin de nous rendre compte exactement des résultats obtenus aux examens de recrues par les jeunes gens ayant fréquenté un établissement d'instruction publique secondaire, nous avons chargé l'adjoint au Chef du Service des cultes de suivre

les dits examens dans les localités qui possèdent un Gymnase, un Collège ou une Ecole secondaire. Les observations recueillies à cette occasion et à l'aide des registres officiels ont fait l'objet d'un rapport détaillé dont nous extrayons les renseignements suivants :

Le nombre total des recrues examinées dans le canton en 1901 a été de 2490, soit 2040 Vaudois — dont 164 ayant reçu une instruction secondaire — et 450 Confédérés — dont 118 de cette dernière catégorie.

Les résultats des examens des 164 recrues secondaires vaudoises se présentent comme suit :

	<i>Lecture</i>	<i>Composition</i>	<i>Calcul oral</i>	<i>Calcul écrit</i>	<i>Connais. civiques</i>
Note 1,	163	154	137	119	120
2,	1	10	22	34	33
3,	0	0	5	10	11
4,	0	0	0	1	0
Soit en % ₀ , note 1,	99,39	93,90	83,53	72,56	73,17
2,	0,609	6,09	13,41	20,73	20,14
3,	0	0	3,04	6,09	6,64
4,	0	0	0	6,609	0

Ces chiffres sont sans aucun doute de nature à améliorer considérablement les résultats du canton. En effet, tandis que la moyenne des « bonnes notes (1 ou 2 dans 3 branches) était, suivant le dernier rapport publié par le Bureau fédéral de statistique, de 29 %₀ pour le canton et de 28 %₀ pour toute la Suisse, il n'y a eu, en 1901, aucune recrue vaudoise secondaire qui n'ait pas obtenu au moins la note 2 dans trois des quatre branches inscrites dans le livret de service (lecture, composition, connaissances civiques et calcul, la note supérieure devenant la note définitive).

D'un autre côté, si l'on compte le nombre de recrues ayant obtenu le maximum des points, soit la note 1 dans chacune des quatre rubriques, les résultats comparatifs sont les suivants :

Recrues	secondaires	vaudoises	120	sur	164,	soit le	73,17	% ₀ .
		non vaudoises	65	»	118,	»	55,08	% ₀ .
	primaires	vaudoises	186	»	1876,	»	9,91	% ₀ .
		non vaudoises	32	»	332,	»	9,64	% ₀ .

Et, cependant, les résultats relevés ci-dessus, quelque bons qu'ils soient, si on les compare à ceux des recrues primaires ou même à ceux des recrues secondaires d'autres cantons, n'en laissent pas moins à désirer à certains égards lorsqu'on les examine en eux-mêmes et en tenant compte des constatations suivantes :

a) *Composition*. — La note 1 a été donnée souvent à des travaux pour lesquels cette appréciation doit être considérée comme très indulgente. Aussi l'obtention de la note 2 révèle-t-elle, dans la plupart des cas, des lacunes dans les connaissances ou tout au moins des négligences presque impardonnables chez un jeune homme qui a étudié dans un établissement secondaire.

b) *Calcul*. — Le fait que 45 recrues, soit le 27,43 %₀, ont une note inférieure au chiffre 1 pour le calcul écrit et 27, soit le 16,46 %₀, pour le calcul oral prouve qu'un trop grand nombre d'élèves des établissements secondaires n'acquièrent pas dans ces branches toute l'habileté et toute la pratique nécessaires.

c) *Connaissances civiques*. — L'examen portant sur ce point accuse dans 44 cas (33 notes 2 et 11 notes 3) un chiffre inférieur au maximum. Il s'agit là aussi de questions auxquelles un jeune homme ayant suivi une école secondaire devrait pouvoir répondre sans aucune difficulté ; mais trop souvent les connaissances de l'examiné présentent encore des lacunes en fait d'histoire suisse et d'instruction civique, ou bien la carte muette ne lui est pas assez familière.

Ces faits donnent trop facilement prise à des critiques souvent malveillantes et

exagérées, il est vrai, mais qui n'en sont pas moins justifiées à certains égards. Vous voudrez donc bien recommander aux maîtres de votre établissement de ne jamais perdre de vue dans leur enseignement, même dans les classes supérieures, les exercices pratiques et les répétitions sur les notions élémentaires, notamment :

1^o de faire rédiger en classe de temps en temps de petites lettres sur des sujets aussi simples que possible ;

2^o de s'assurer que les élèves ne quittent pas l'école sans avoir acquis une connaissance suffisante de l'histoire suisse ;

3^o de se servir aussi de la carte muette dans les leçons de géographie ;

4^o de ne pas négliger le calcul oral ni des problèmes faciles à résoudre par écrit.

5^o d'examiner s'il ne conviendrait pas, en attendant l'élaboration du plan d'étude, de répartir l'enseignement de l'instruction civique sur deux classes, afin de pouvoir reprendre en dernière année d'une manière plus détaillée l'étude générale faite dans le premier cours. »

LE CHEF DU DÉPARTEMENT.

— **Ecoles normales.** — Le 27 mars a eu lieu dans l'Aula de l'Ecole normale la cérémonie de la distribution des brevets de l'année scolaire 1901-1902.

Sous la direction de M. Troyon, les élèves ont chanté deux beaux chœurs, M. le pasteur D. Meylan a dit une prière, puis M. Guex, directeur, après avoir annoncé que M. C. Decoppet, conseiller d'Etat, était empêché d'assister à la cérémonie, a procédé à la lecture des résultats.

Pour la première fois a été décerné le prix C.-C. Dénéreaz. Ce prix, institué par le comité du monument élevé à la mémoire du regretté maître de chant, est destiné à récompenser le ou les élèves de l'Ecole normale qui ont le plus d'aptitudes pour la musique vocale ou instrumentale. Le jury se compose du directeur de l'Ecole et des professeurs de chant, M. Troyon, et de violon, M. Pilet-Haller.

Cette année le prix a été décerné à M^{lle} Friedli et à M. Hermann Lang.

Ont obtenu le brevet définitif pour l'enseignement primaire dans le canton de Vaud : M^{lles} Nancy Auberson, d'Essertines s. Yverdon. Berthe Bezençon, d'Eclagens. Louise Braillard, de St-Martin (Fribourg). Amélie Butikofer, de Zuzwyl (Berne). Berthe Cloux, de l'Isle. Henriette Combremont, de Grandcour. Lina Delacrétaz, d'Yverne. Lina Demartin, d'Ollon. Eva Dufey, de Sassel et Palézieux. Clémence Durussel, de Chesalles s. Moudon. Anna Fazan, d'Apples. Jeanne Friedli, de Morges. Emma Gonet, de Vuarrens. Aline Groux, de Bioley-Magnoux. Blanche Marquis, de Morges et Echichens. Henriette Mingard, de Chapelles s. Moudon. Alice Piguët, du Chenit. Claire Pittet, de Villars-le-Terroir. Marie Reber, d'Innerbirrmoos (Berne). Rose Roulin, de Provence. Lucie Roux, de Ste-Croix. Ida Vaney, de Renens et Cugy. Jeanne Verdan, de Neuchâtel et Sugiez (Fribourg). Blanche Glas, de Vevey. Sophie Porchet, de Corcelles-le-Jorat. Emma Schulé, de Félin, Villars et Saules (Neuchâtel).

MM. Albert Burnand, de Bioley-Magnoux. Gustave Chaudet, de Corseaux. Ernest Dumartheray, d'Essertines s. Rolle. Henri Emery, de Chardonne. Louis Estoppey, de Trey. Jules Favre de Goumoëns-la-Ville. Camille Jaccard de Sainte-Croix. Hermann Lang, d'Utzenhof (Berne). Paul Michaud, de Puidoux. Julien Regamey, de Lausanne. Max Sallaz, de Sévery, Fernand Jaquenod, d'Olleyres. Clovis Guignard, de Vaulion. Charles Jaquet, de Vallorbe.

NOUVEAUTÉS PÉDAGOGIQUES ET LITTÉRAIRES

M. Georges Dumesnil, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Grenoble, vient de réunir en un volume, sous le titre *Pour la pédagogie* (Librairie Armand Colin, Paris), une série d'articles du plus haut intérêt sur les questions scolaires actuelles. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce nouvel ouvrage de l'auteur des études bien connues : *La Pédagogie révolutionnaire* et *La Pédagogie dans l'Allemagne du Nord*.

PARTIE PRATIQUE

Sujets à traiter en avril.

Sciences naturelles : L'araignée. Le saule. Le muguet.

Leçon de choses : La herse.

Langue française : ELOCUTION ET RÉDACTION : Les fleurs. Les animaux sauvages des Alpes. — GRAMMAIRE : Le féminin des qualificatifs.

Arithmétique et comptabilité : La division. Calcul du tant pour cent (calcul mental). Notes diverses.

Dessin : Quelques mots sur l'enseignement du dessin au degré supérieur de l'école primaire. (Clichés).

Gymnastique : Leçon type de fin d'année pour un premier degré, avec trois âges différents. Exercices aux échelles.

SCIENCES NATURELLES

Degré intermédiaire et supérieur.

Les mésanges.

OBJETS D'INTUITION : Différentes espèces de mésanges empaillées, ou les tableaux de M. Paul Robert représentant la mésange charbonnière, la mésange bleue, la mésange noire, la mésange nonnette, la mésange huppée et la mésange à longue queue. Si possible, une image du nid de la mésange à longue queue, — il est facile de se procurer un nid naturel abandonné, — et de celui de la mésange Remiz. (Voir Atlas des oiseaux de L. d'Hamonville, planche D.).

Introduction et but.

— Pendant la récréation, avez-vous bien observé ce qui se passait sur la fenêtre du collège que je vous ai indiquée ? Qu'avez-vous vu ? — Des oiseaux picotant du pain et des noix. — Quels oiseaux avez-vous spécialement remarqués ? Des moineaux et des pinsons en masse, des mésanges de plusieurs espèces, des sittelles et des merles. — De tous ces oiseaux, lesquels vous ont le plus intéressés ? — Les mésanges, parce qu'elles faisaient de la gymnastique au bout des ficelles auxquelles étaient suspendues les noix. A coups de becs, elles chassaient les autres oiseaux qui voulaient s'emparer des cuisses de noix qu'elles convoitaient elles-mêmes. — Eh bien ! nous nous occuperons aujourd'hui de ces mésanges qui vous ont tant intéressés. Cherchez bien dans votre mémoire tout ce que vous savez sur ces oiseaux.

Leçon d'observation et exposés.

OBSERVATION DE L'HABITAT : Où avez-vous le plus souvent rencontré des mésanges ? Où habitent-elles pendant la belle saison ? Que font-elles en hiver ?

1^{er} exposé. — De la plaine aux monts, on rencontre des mésanges partout : les forêts, les taillis, les parcs, les arbres isolés sont peuplés de ces hôtes gais et bruyants. Elles élisent presque aussi facilement domicile sous la corniche d'une fenêtre que dans la solitude de la feuillée la plus touffue. Cependant la profondeur des bois et la rase campagne sont leurs séjours favoris. A l'époque des giboulées et des glaces, elles s'approchent en bandes nombreuses des villages et deviennent les hôtes fidèles de la maison la plus hospitalière.

COMPTE RENDU. — Idée principale : Les mésanges élisent domicile partout ; en hiver, elles se rapprochent des lieux habités.

OBSERVATION DES NIDS : Où la mésange établit-elle son nid ? Toutes les mésan-

ges se bâtissent-elles des nids ? Avez-vous déjà eu l'occasion d'en examiner de près ? Parlez-moi des nids que vous avez sous les yeux.

2^{me} exposé. — La plupart des mésanges établissent leurs demeures dans un trou d'arbre ou de mur, autant que possible à l'abri des nombreux ennemis qui les entourent. Les creux faits dans les troncs par les pics leur servent souvent de refuge. Parfois aussi, elles s'établissent dans les bauges abandonnées des écureuils. Les nids, — ordinairement de mousse, — sont soigneusement ouatés d'un moelleux duvet. La forme varie à l'infini : elle dépend du lieu où il est construit et de l'espèce de mésange à laquelle il appartient. La mésange à longue queue en possède un assez curieux, fort bien façonné en forme de cylindre arrondi aux deux bouts. Une seule petite ouverture circulaire placée de côté, vers le haut, permet à l'oiseau de gagner l'intérieur. Il existe dans le Midi une espèce de mésange, — la mésange Rimiz, — dont le nid en forme de bouteille est une véritable merveille, un chef-d'œuvre de bienfaisance, de patience et d'adresse.

COMPTE RENDU. — Idée principale : Les mésanges construisent des nids qui diffèrent suivant leur emplacement et suivant l'espèce à laquelle ils appartiennent.

OBSERVATION DES MŒURS : A quelle époque a lieu la ponte ? Combien d'œufs ? Comment sont-ils ? Les mésanges ne doivent-elles pas avoir bien à faire pour élever une aussi nombreuse famille ? Comment s'y prennent-elles pour lutter contre leurs ennemis ? Quel est leur caractère ? Les luttes continuelles n'influencent-elles pas ce caractère ? Avez-vous remarqué chez ces oiseaux des instincts quelque peu féroces ? Qu'avez-vous à dire sur leur voix ? Appartiennent-elles aux oiseaux migrateurs ou sédentaires ? A certaines époques des déplacements n'ont-ils cependant pas lieu ?

3^{me} exposé. — En avril, la femelle pond de huit à dix-huit œufs qui, suivant les espèces, varient du blanc le plus pur au gris très clair, tacheté de rouille. C'est une lourde tâche pour elle d'élever cette nombreuse famille ; mais elle fait preuve d'une force de volonté et d'une vaillance admirables. Sans cesse, elle doit lutter contre quelque ennemi pour défendre sa couvée : elle est alors des plus intrépides, poursuivant même la chouette ; le plus souvent, elle oblige la rôdeuse à fuir après l'avoir griffée jusqu'au sang ou lui avoir crevé les yeux.

Les mésanges sont turbulentes, d'une vivacité extraordinaire ; on les voit rarement inactives. Leur humeur est un peu batailleuse et leur voisinage ne paraît pas être toujours très commode pour les autres oiseaux. Cependant il est profondément injuste de les accuser de férocité comme cela a été si souvent fait. S'il leur arrive parfois de tuer à coups de bec d'autres oiseaux, ce n'est pas exclusivement pour leur manger la cervelle comme on l'a prétendu, mais bien pour se débarrasser d'ennemis qui sans cesse les attaquent, détruiraient leurs couvées et les mangeraient elles-mêmes, si elles n'avaient la pointe de leur bec pour se défendre. Malgré leur caractère un peu acariâtre, les mésanges aiment à vivre dans la société de leurs semblables, en hiver surtout. Elles ne peuvent pas être classées parmi les oiseaux chanteurs ; leur chant n'est qu'une succession monotone de sons aigus qui rappellent le bruit de la scie qu'on lime. Elles laissent aussi entendre un cri d'appel plus agréable, qui ressemble à celui du pinson. Les mésanges sont sédentaires : elles ne craignent nullement les rigueurs de nos climats en hiver. Cependant celles qui ont bâti leurs nids dans les bois des hautes montagnes descendent en automne dans les taillis des plaines où elles trouveront plus facilement leur maigre pitance :

COMPTE RENDU. — Idée principale : Les mœurs des mésanges.

OBSERVATION DE LA NOURRITURE : De quoi se nourrissent de préférence les mésanges ? Où trouvent-elles les insectes, larves, etc., qui leur servent de nourriture ? S'attaquent-elles parfois aux bourgeons ? Avez-vous l'idée de la quantité de vermine qu'une mésange peut détruire journellement ? Croyez-vous qu'elles soient exclusivement insectivores ? De quoi se nourrissent-elles en hiver ?

4^{me} exposé. — Les mésanges se nourrissent surtout d'œufs, de larves et d'insectes. Elles en font chaque jour une consommation formidable, les recherchant jusque sous l'écorce des arbres. Certaines d'entre-elles ont passé longtemps pour se nourrir de bourgeons ; mais non, elles respectent ceux qui sont sains et attaquent ceux qui sont intérieurement rongés par une larve dont elle est très friande. L'insecte, qui aurait à son tour pondu des centaines d'œufs, se trouve ainsi détruit. Sans cesse, elles voltigent d'arbre en arbre, se suspendent aux branches, grimpent le long des troncs, s'accrochent aux rameaux, la tête en bas, pour découvrir dans les fentes de l'écorce les bracelets d'œufs déposés par les papillons. La mésange bleue, par exemple, mange chaque jour quinze grammes d'œufs de papillons, qui donneraient une moyenne de 20 000 chenilles. Annuellement sa consommation dépasse six millions d'œufs. Pour chaque couple, la nourriture des petits exige au moins la moitié de celle des parents ; cela fait, pour l'entretien d'une seule famille, plus de 24 millions d'insectes détruits chaque année.

Les mésanges ne sont pas cependant exclusivement insectivores : elles mangent quelques baies sans valeur ; quand l'occasion s'en présente, elles ne dédaignent pas la graine du chanvre ; d'un coup de bec, elles fendent aussi les faines, les noisettes et les noix à coque tendre (noix de mésanges). Pendant l'hiver, elles vivent de gratte-culs, de mûres et de framboises desséchées, des fruits de la viorne, du fusain, etc. En cette saison, on peut les rendre très familières en plaçant sur les fenêtres des cuisses de noix, de la viande et même du pain.

COMPTE RENDU. — Idée principale : Les mésanges détruisent pour leur nourriture une quantité considérable d'insectes, de larves, d'œufs ; elles mangent aussi quelques baies.

OBSERVATION, DE LEUR UTILITÉ : Pensez-vous que les mésanges soient utiles ? Quels services rendent-elles ? Quel est alors notre devoir ? Sont-elles protégées par tout le monde ? Pourquoi les tue-t-on ?

5^{me} exposé. — Elles sont d'une très grande utilité : par l'énorme quantité de vermine qu'elles détruisent, elles deviennent de puissants auxiliaires de l'agriculture. Nous devons donc les protéger ; tout campagnard qui comprend bien ses intérêts fera son possible pour permettre à ces amis de vivre en paix sur sa propriété ! Malheureusement chacun ne sait pas ce que l'homme doit à cette famille d'oiseaux. Et c'est par milliers qu'ils périssent chaque année dans les hypocrites reginglettes placées dans les forêts. Qu'est-ce que le chasseur cruel et stupide fait de ces petits êtres ? Il les met cuire à la brochette ! Et pourtant quel petit morceau que la chair d'un mésange charbonnière qui pèse de 7 à 8 grammes ou celle d'une mésange à longue queue qui n'en pèse pas trois !

COMPTE RENDU. — Idée principale : Les mésanges sont très utiles à l'agriculture ; il faut les protéger.

OBSERVATION, DES DIFFÉRENTES ESPÈCES DE MÉSANGES : Quelles sont les mésanges que vous connaissez ? Laquelle est la plus grosse, ... la plus agile, ... la plus petite, ... la plus jolie, ... la plus étrange ? Parlez de la couleur de chacune d'elles. Comment est leur bec ? Leurs narines possèdent-elles des écailles ? Décrivez leurs pattes.

6^{me} exposé. — On rencontre chez nous la mésange charbonnière, la mésange noire, la mésange bleue, la mésange nonnette, la mésange huppée et la mésange à longue queue. Sur le plateau, la mésange charbonnière est de beaucoup la plus commune ; elle est aussi la plus forte et la plus grosse. Ce qui la caractérise, c'est le large ruban noir qui traverse tout le dessous de son corps, de la partie postérieure jusqu'au bec et qui se divise pour former un collier autour de sa tête. Le dessus de la tête est aussi noir, tandis que les joues sont d'un blanc pur. Ses ailes et sa queue, où domine un vert mélangé de bleu, contrastent agréablement avec son corps jaune. La mésange noire ressemble beaucoup à la précédente ; mais

elle ne possède pas le ruban noir sous le ventre et a une bande blanche derrière la tête ; les nuances de ses ailes sont beaucoup plus foncées ; le dessous du corps est jaune. La mésange bleue est la plus élégante. Sa petite tête bleue et blanche et ses ailes azurées et vertes, zébrées de blanc lui donnent une grâce exquise lorsqu'elle se balance, la tête en bas, à l'extrémité d'un rameau. La nonnette, — si elle ne possède pas d'aussi vives couleurs, — a pour elle l'agilité, la souplesse et la légèreté. C'est l'un de nos plus petits oiseaux. Son ventre est d'un gris d'argent très clair, ses ailes d'un cendré plus foncé et sa tête noire et blanche. La mésange huppée lui ressemble beaucoup, mais possède en plus une gracieuse huppe sur la tête. La mésange à longue queue offre un aspect un peu étrange par la conformation de ses ailes et de sa grande queue grise et noire ; sa tête est presque entièrement blanche.

Toutes les mésanges possèdent un bec droit, conique, très dur et non dentelé. Leurs narines sont dépourvues d'écailles. Leurs tarses sont courts ; leurs doigts, terminés par des ongles relativement forts et légèrement recourbés, sont au nombre de quatre, trois en avant et un en arrière. Elles marchent en sautillant.

COMPTE RENDU. — Idée principale : Description des différentes espèces de mésanges.

Association.

GÉNÉRALISATION ET COMPARAISON : Les mésanges rentrent-elles dans les grands ou les petits oiseaux ? — Les petits. — Leurs jambes sont-elles emplumées ou pas ? — Emplumées. — Combien ont-elles de doigts ? — Quelle est leur position ? — Sont-ils palmés ? — Quatre doigts non palmés, trois en avant, un en arrière. — Les ongles sont-ils beaucoup ou peu recourbés ? — Peu. — Le bec est-il droit ou crochu ? — Droit. — Les narines ont-elles des écailles ? — Elles n'en ont pas. — Comment marchent-elles ? — En sautant. — Sont-elles insectivores ou granivores ? — Surtout insectivores. — Quels oiseaux ayant les mêmes caractères que les mésanges connaissez-vous ? — Merle, grive, becs fins, hironnelle, moineau, pinson, chardonneret, bouvreuil, etc., etc.

CLASSIFICATION. — Ordre des passereaux. Donner encore une fois les caractères.

(Avec les élèves les plus avancés, on peut faire trouver la famille des conirostres bien définie par le bec conique, non dentelé et robuste).

RÉSUMÉ BIOLOGIQUE. — Les mésanges vivent partout, de préférence dans les bois. Elles se nourrissent surtout d'insectes qu'elles recherchent même dans les fentes des écorces et dans les bourgeons malsains. Un couple de mésanges détruit ainsi plusieurs millions d'œufs, larves et insectes par année. Leur bec court et robuste est pourtant plutôt le type du bec des granivores. Aussi s'en servent-elles pour fendre les baies, des fâines, des noisettes et même des noix et pour lutter contre leurs ennemis. La légèreté de cet oiseau lui permet de se suspendre la tête en bas aux moindres rameaux, ce qui le facilite dans la recherche de sa nourriture. Son agilité, son adresse, sa force relativement considérable et son grand courage lui aident à combattre ses ennemis et à élever sa nombreuse famille.

La forêt et la campagne fournissent aux mésanges leur nourriture. Aussi établissent-elles leur nid de mousse dans les endroits les plus ravagés par la vermine. Par leurs vives couleurs et leur entrain constant, elles donnent un charme de plus à nos vergers et augmentent la poésie de nos bois.

Les mésanges sont les amies de l'agriculteur. Que l'homme lui rende en reconnaissance et en protection une partie de ses bienfaits !

PAUL-E. MAYOR.

APPLICATIONS

Compte rendu écrit (du tout ou d'une partie).

Lecture : Les oiseaux de la région montagneuse en Suisse (Dupraz et Bonjour, page 234).

Dictées :

I. La mésange bleue (*Deg. intermédiaire*).

Mignonne, délicate, pesant une once à peine, perdue dans la grande forêt peuplée d'ennemis, la mésange bleue se trouve dans la triste alternative de manger ou d'être mangée, et elle s'arrange de son mieux pour l'être le plus tard possible. Notez qu'elle a une nombreuse famille à nourrir. La femelle pond au mois d'avril de huit à dix-sept œufs blancs, qu'elle dépose dans un trou de mur ou un creux d'arbre, quelquefois dans le gîte abandonné d'un écureuil. Elle ouate soigneusement ce nid de hasard d'une moelleuse doublure de duvet, et, sitôt la couvée éclosée, le frêle oiseau montre, pour réparaître et défendre les siens, une vaillance et une force de volonté admirables. Il faut voir les mésanges voltiger de branche en branche, avec un gazouillement joyeux, en quête de graines ou de chrysalides. Infatigables, elles grimpent le long des troncs d'arbre, s'accrochant aux plus minces brindilles, la tête en bas, afin de mieux fouiller les fentes de l'écorce et de découvrir autour des branches ces bracelets d'œufs que les papillons y déposent.

ANDRÉ THEURIET.

II. Sur ma fenêtre. (*Deg. supérieur*).

Il neige : le vent âcre active la farandole des flocons. Tout est blanc et, au milieu des tourbillons, les oiseaux transis ouvrent avec peine leurs ailes. Pauvres passereaux ! Ils connaissent aussi la misère et le froid ! Pour eux pas de foyer pour réchauffer les ailes gourdes : les nids sont ensevelis sous le linceul glacé avec les dernières baies des taillis. Leur refuge suprême est ma fenêtre. Il n'y fait guère chaud, mais il y a du pain, des grains d'avoine et d'orge et des noix qui se balancent à l'extrémité de fils suspendus à une barre transversale. Quel entrain ! quels gazouillis et quels caquetages ! quels coups de becs aussi ! Dans l'angle, depuis quelques minutes, un merle, élégant dans sa soutane noire, s'acharne à détacher des lambeaux de chair d'un os qu'une mésange charbonnière convoite sans approcher. Suspendue la tête en bas, une nonnette se balance, dodelinant gracieusement de sa petite tête noire et blanche et plantant la pointe de diamant de son bec dans la cuisse de noix qui la supporte. Toujours gai, un pinson chante au milieu d'un groupe de moineaux et de friquets qui semblent pérorer en mangeant des miettes. Mais bientôt, grand effarement parmi toute la troupe ! En poussant de petits cris, les friquets s'enfuient. Un bruyant couple de mésanges bleues vient de faire irruption sur la fenêtre. Malgré leur petitesse, leurs griffes et leur bec imposent le respect : on leur abandonne les meilleurs morceaux.

Tout le jour durant, le défilé de la gent ailée continue, chacun venant à son tour quêter sa pitance : sittelles aux ailes bleues, gais pinsons au poitrail rose, verdiers mêlant leur bref cri d'appel au plaintif sifflet du bouvreuil, charbonnières et nonnettes, merles, rouges-gorges, moineaux et friquets.

Régalez-vous, chers passereaux ! A l'aube des premiers beaux jours, vous aurez pour moi de douces chansons.

PAUL-E. MAYOR.

ORTHOGRAPHE

Un des procédés qui peuvent être déduits des données théoriques énoncées dans le présent numéro.

1. Choix d'un petit morceau dont le fond soit connu depuis une leçon de choses, d'histoire ou de géographie et dont le style soit bien à la portée des élèves. Exemple :

Lieux où vivent les vipères.

On trouve les vipères dans les forêts, les vignobles, les prairies, les champs et même les marais. Elles aiment les pentes pierreuses, les parois de rochers recouverts de broussailles, les bois où se trouvent des endroits bien exposés au soleil.

Dans les Alpes, elles montent jusqu'à l'altitude de 2000 mètres. On les rencontre même au-dessus de la zone des arbres.

2. Copie de ce morceau au tableau noir.

3. Lecture par un élève.

4. Etude des mots difficiles au point de vue de l'orthographe absolue : a) indication des syllabes par un élève; b) syllabation en chœur; c) épellation; d) indiquer la difficulté orthographique du mot et souligner l'endroit difficile; e) éventuellement dérivation, homonymie.

Vipère, forêt, prairie, champ, même, marais, pente, pierreux, paroi, rocher, recouvert, broussaille, bois, endroit, Alpes, jusqu'à altitude, mètre, rencontrer, zone.

5. Copie, par les élèves, trois fois de suite, de chacun des mots étudiés, en soulignant, comme au tableau noir l'endroit difficile.

6. Analyser les phrases pour justifier l'orthographe relative des mots et souligner les modifications subies. — Voici le morceau après analyse.

Lieux où vivent les vipères.

On trouve les vipères dans les forêts, les vignobles, les prairies, les champs et même les marais. Elles aiment les pentes pierreuses, les parois de rochers recouvertes de broussailles, les bois où se trouvent des endroits bien exposés au soleil. Dans les Alpes, elles montent jusqu'à l'altitude de 2000 mètres. On les rencontre même au-dessus de la zone des arbres.

7. Copie du morceau en soulignant comme au tableau.

8. Dictée du morceau.

9. Discussion des fautes et correction.

Autres morceaux à traiter de la même manière.

Le repaire des vipères.

Les vipères ne construisent pas de demeures. Elles se cachent dans les arbres déracinés, dans les amas de pierres, dans les trous de taupes ou de souris abandonnés, dans les terriers des lapins, dans les fentes des rochers. Pendant le jour, elles restent toujours aux environs de leur repaire et elles y retournent dès qu'elles aperçoivent le moindre danger.

Caractère des vipères.

Pendant le jour, les vipères sont lourdes et paresseuses. La nuit, elles sont beaucoup plus alertes. Elles avancent assez rapidement sur le sol. Elles nagent aussi très bien. Leur caractère est extrêmement ombrageux. Elles se jettent sans cesse sur leur ennemi. Elles mordent même leur ombre. Quelquefois, dans leur colère, elles manquent l'animal qu'elles veulent attaquer.

Nourriture des vipères.

Les vipères se nourrissent surtout de petits rongeurs. Elles préfèrent les musaraignes et les campagnols. Ceux-ci, qui sont rusés, ne se laissent pas prendre aussi facilement que les lentes et douces souris des champs. Les vipères attaquent aussi les nids des oiseaux qui nichent sur le sol, comme l'alouette, la perdrix et la caille. Elles ne dévorent que rarement les grenouilles et les lézards.

Les petites vipères.

Les vipères sont déjà méchantes en venant au monde. Aussitôt après leur naissance, elles sifflent et cherchent à mordre tout autour d'elles. Elles redressent la tête, enflent le cou, montrent leurs crochets et se font aussi terribles que possible. Cette méchanceté est nécessaire aux petites vipères, car elles sont abandonnées de leurs parents dès leur naissance.

Description de la vipère.

La vipère a généralement moins d'un mètre de longueur. Son corps assez épais est d'une couleur brun jaunâtre qui varie jusqu'au rouge cuivré. Sur ce fond se dessinent un grand nombre de taches transversales, allongées, qui forment quatre rangées sur le dos de l'animal. Le cou est très mince. Le corps va en grossissant jusqu'au trois quart de la longueur, puis se termine brusquement par une queue très pointue.

L. J.

LE DESSIN A L'EXPOSITION DE 1900 (*suite*).

Le Japon.

S'il faut en croire nos critiques modernes, les Japonais seraient en recul dans les arts du dessin et de la peinture depuis l'Exposition universelle de 1878. Il n'y a rien d'étonnant et cela paraît même très naturel ; si l'on jette un coup d'œil rétrospectif sur les quinze dernières années de la vie japonaise, il n'est pas difficile de s'apercevoir de l'énorme influence des Européens ; cette pression civilisatrice a eu une influence néfaste, car au lieu de rester ce qu'ils étaient, ils ont abâtardi leur originalité en voulant effacer la profonde différence qui existait entre leurs arts et les nôtres. Le Japonais d'il y a trente ans n'est plus, il a vécu, et avec lui a disparu en partie, ou s'est modifiée, cette caractéristique orientale qui donnait à tout objet décoré par lui cette allure japonaise si pleine d'originalité et de mouvement. Depuis peu, ils font de la peinture à l'huile au-dessous de la moyenne, leur dessin devient moins hardi, et leurs compositions sont gâtées par des immixtions occidentales qui détonent.

Quoique tout ce que je viens de dire soit vrai, il ne faudrait pas croire que l'art japonais soit mort ; il existe toujours, mais considérablement amoindri.

Le mal — l'influence européenne — s'est enraciné facilement dans le seul terrain qui devait lui donner la suprématie, et ce terrain, c'est l'école ; les Japonais y ont introduit, en partie, les procédés allemands du dessin ; et lors de la création, au Japon, d'écoles maternelles, une commission japonaise parcourait l'Europe en quête de nouveautés que nous allons chercher nous-mêmes en Extrême-Orient. Malgré cette influence allemande, les Japonais sont, en fait de dessin primaire, de cinquante ans avant nous ; et cela tient surtout à la méthode et aux procédés employés.

Depuis peu, ils ont installé chez eux des écoles maternelles à l'européenne où les petits enfants fabriquent des bibelots en jonc ou en papier ; le dessin libre y est également pratiqué, mais sur du papier quadrillé, au crayon noir et de couleur ; un fait à remarquer, il n'y a aucune différence entre les cahiers de dessin libre des petits Japonais et ceux de nos enfants. Tantôt c'est un soldat qui est représenté, ou bien un bateau, un oiseau, un animal quelconque, tout cela d'une façon très sommaire, et l'on dirait véritablement que la même personne a dirigé l'enseignement à Tokio et à Bayonne.

A six ans, le petit Japonais entre à l'école primaire pour y rester jusqu'à neuf ans ; c'est pendant cette période qu'il acquiert sa supériorité sur nos enfants par le procédé qu'il emploie pour représenter les choses. Son matériel de dessin est d'abord très simple et se compose d'un pinceau à manche de jonc — appelé généralement *brusch work* — d'un godet et d'un bâton d'encre de Chine. Plus de crayon à tailler, plus de gomme sur laquelle on compte, tout au premier coup d'œil. Les Japonais ont une façon spéciale de se servir de ce pinceau, je vais essayer de la décrire. Ils posent la main gauche au-dessus de leur feuille, les extrémités des doigts appuyées perpendiculairement sur le papier ; on obtient de cette manière un solide chevalet ; le poignet de la main droite vient s'appuyer sur le dos de la main gauche et laisse toute liberté à la main pour pivoter facilement dans tous les sens ; en tenant le pinceau par l'extrémité du manche, entre le pouce, l'index et le majeur, on a la position voulue.

C'est par ce moyen que l'enfant acquiert une si grande dextérité et un coup d'œil si sûr ; plus de dessin exécuté d'une main lourde traînant sur le papier ; plus de tenue avec le nez sur la table : de grands traits exécutés d'une main libre et d'un seul coup de pinceau.

Les Japonais, en introduisant dans leur enseignement la méthode allemande, ont su, malgré tout, immédiatement l'adapter à leurs besoins et aux courants modernes. Dans leurs petites classes, ils font l'étude des lignes droites et courbes,

des surfaces simples et même des volumes peu compliqués ; puis, pour faire saisir exactement l'idée, le mouvement ou la manière d'être de cette géométrie simple, on leur fait dessiner, comme application, des objets dont les formes sont géométriques. Nous l'avons vu, les Parisiens ne font pas autrement. Une fois en possession de ces données générales fondamentales, les Japonais abordent immédiatement la nature, et c'est là leur grand mérite ; toutes les formes s'y trouvent et la couleur n'existe pas ailleurs : c'est leur grande inspiratrice. Pas de modèles en carton, pas de plâtres, la nature dans ses mille manifestations. A huit ans, les élèves dessinent la plante à l'encre de Chine ; les contours sont soignés et la masse est toujours bien étudiée, les ombres sont traitées sommairement, d'une teinte simple ; de cette façon le caractère de la plante est toujours respecté et ne se perd pas dans un fouillis de détails inutiles.

Dans nos écoles, nous ne connaissons guère le dessin des Japonais, et c'est tout au plus si les élèves ont vu ces ignobles reproductions qui décorent les paquets de thé.

Le Japonais est, avant tout, un décorateur émérite, et c'est rare qu'il nous tombe sous les yeux un objet japonais qui n'ait pas son petit paysage, dans lequel se meuvent avec grâce des personnages ou des animaux. Si ces hommes sont devenus habiles à traiter toutes ces choses, c'est grâce à leurs écoles qui les leur ont enseignées. Rien n'est négligé : le paysage, la faune, la nature humaine, tout est étudié, sondé, examiné ; on en retire la quintessence ; on épure tous ces documents et les travaux qui en résultent vont décorer soit un vase, soit une tapisserie. Chez eux, ils ne peuvent pas concevoir un objet sans décoration ; l'art décoratif est entré dans leurs mœurs, c'est inné, et l'école ne fait qu'augmenter ces bonnes dispositions. Tous ceux qui ont eu le bonheur de visiter leurs expositions à Paris ont été frappés d'étonnement devant ces broderies inimitables dans leurs immenses variétés. Et leur céramique ! c'est tout à fait surprenant de science, de goût et d'habileté. M'étant arrêté devant un de ces innombrables chefs-d'œuvre céramiques décoré curieusement avec de petits points, je ne pouvais m'empêcher d'admirer l'effet original obtenu, lorsqu'un gardien s'approchant m'offrit une loupe pour voir plus à mon aise. Quel ne fut pas mon étonnement lorsque, au lieu de petits points, je vis une multitude de papillons aux vives couleurs dessinant, par leur vol, des mouvements d'une infinie légèreté ! Et le gardien m'expliquait, non sans une pointe d'orgueil, que, quand il était à l'école, il en avait aussi fait des papillons, qu'il avait aussi peint le Fusi Yama, et que les fleurs de son pays lui étaient parfaitement connues, et il ajouta qu'il était menuisier.

Voilà où ce peuple en est arrivé ; les résultats de son enseignement sont probants.

L'enfant suit l'école primaire jusqu'à dix ans ; à cet âge, il entre à l'école primaire supérieure jusqu'à douze ans, et, de là, suit l'école secondaire jusqu'à quinze ans si c'est une fille et seize ans si c'est un garçon. Dans cette dernière période de trois ans, le dessin est poussé à sa perfection, la composition est développée au plus haut point dans un sentiment très décoratif ; les élèves peignent sur soie blanche, tendue, en vue de projets pour la broderie. La couleur apparaît alors distribuée habilement, à la façon orientale, par des tons plats et unis, contourés d'un trait ferme ; elle est toujours subordonnée à la forme et ne prime jamais le dessin. De cette manière, l'enfant est habitué à voir simplement les choses et à les rendre encore plus simplement et avec plus de vérité.

Le petit Japonais a fini ses études et il emporte avec lui son petit bagage artistique d'où il retirera, en temps voulu, soit une fleur, soit un animal, soit un personnage, pour rendre plus agréables les objets qui l'entourent en les décorant, selon ses idées, d'un motif tiré de ses études antérieures.

E. MAMBOURY.